

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2009)
Heft: 235-236

Artikel: Ces Suisses qui ont créé la France. Partie 23, L'apport économique des Suisses en France
Autor: Czouz-Tornare, Alain-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849525>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'apport économique des Suisses en France

À force de mettre ainsi les militaires suisses en évidence, nous pourrions faire accroire que les Helvètes ne se sont distingués que dans le métier des armes. Arrêtons-nous aujourd'hui sur des aspects plus civils, plus pacifiques en apparence, de leur présence. Plusieurs Suisses ont marqué de leur empreinte les sciences et l'économie en France, en cette première partie du XIX^e siècle.

Le développement des sciences en France doit beaucoup aux Confédérés. Ce sont les Suisses Jean Bernoulli (1667-1748) et Daniel (1700-1782) Bernoulli et Léonard Euler (1707-1783) – le plus grand mathématicien du XVIII^e siècle – qui, en étudiant les vibrations d'une corde ou les formes prises par les voiles sous l'action du vent, font faire à la géométrie les progrès qui permettent à Lagrange de publier en 1787 sa *Mécanique analytique*.

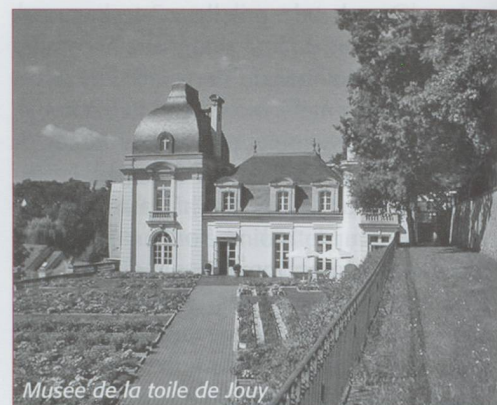


Oberkampf et la toile de Jouy

Celui qui créa près de Versailles, en 1760 la première manufacture française de toiles et de tissus imprimés à Jouy-en-Josas (dans l'actuel département des Yvelines), et la première filature de coton à Essonnes, aujourd'hui Corbeil-Essonnes, Christophe Philippe Oberkampf est étroitement lié à la Suisse. Né à Weissenbach en Bavière le 11 juin 1738, mort le 6 octobre 1815 à Jouy-en-Josas, il séjourne avec son père à Bâle, de 1749 à 1752, où il fait son apprentissage auprès de Samuel Ryhiner (1696-1757) qui érigea une fabrique d'indiennes en 1716. Christophe Philippe Oberkampf se rend ensuite à Aarau puis en 1757-1758 à Mulhouse, ville alliée des Suisses, où il

fut graveur durant 6 mois chez Koechlin, Schmalzer et Cie¹.

La France, où l'interdiction d'imprimer est abolie en 1759, attire de nombreux fabricants dont Oberkampf qui avait apporté de Suisse des procédés de fabrication qu'il s'ingéniera sans cesse à perfectionner. Dès 1759, Oberkampf propose au Suisse du roi Antoine Abraham Guernes dit Tavannes, de s'associer pour la création d'une manufacture de toiles imprimées avec des planches de bois gravées, à Jouy-en-Josas près de la Cour de Versailles. En janvier 1760, Oberkampf s'y installe et imprime le 1^{er} mai 1760, dans sa maison du Pont-de-Pierre, sa première toile dite « de Jouy ». Pour ce faire, il utilise l'impression « à la planche ». La technique consiste à reproduire sur une toile tendue un motif gravé sur un bloc de bois, en poirier de préférence. La qualité de sa production doit beaucoup à son passage en Suisse. Son frère Fritz installe à Jouy-en-Josas la première machine à la planche de cuivre gravé, copie de celles qu'il avait vues en Suisse. Oberkampf perfectionne cette gravure à la planche en y incrustant de fines lamelles de cuivre qui épousent les lignes du dessin ; ainsi la qualité et la finesse d'impression des feuillages et arabesques sont améliorées. La gravure sur cuivre en taille douce, grâce à la finesse du trait, permet l'exécution plus aisée de tableaux et personnages. Le 19 juin 1783, par lettres patentes, le roi Louis XVI confère à l'établissement le nom de Manufacture royale, avec tous les privilèges attachés à ce titre. Signe de sa réussite, en mars 1787, Oberkampf reçoit du roi le titre d'écuyer ainsi que le droit d'utiliser des

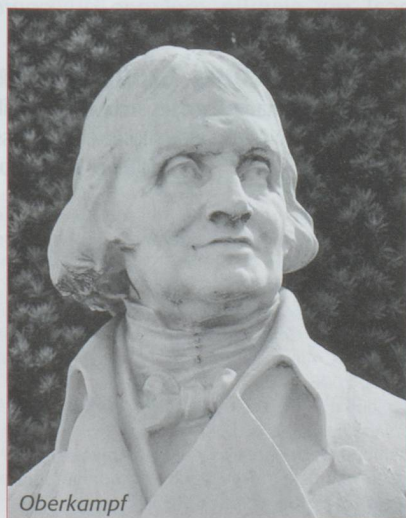


armoiries et sa devise *Recte et vigilanter* (droiture et vigilance). Elle a été reprise par la cité de Jouy-en-Josas qui la fait figurer sous son blason. Sa fortune est alors évaluée à 9 millions de livres. Avec d'autres étrangers comme ses compatriotes Delessert, Clavière ou Necker, il préfigure déjà les grands capitalistes du XIX^e siècle.

Oberkampf reçoit des hôtes célèbres dans sa maison : le nonce du pape, la reine Marie-Antoinette et ses enfants, les impératrices Joséphine et Marie-Louise, et les grands savants Monge, Laplace, Lagrange, Chaptal, Gay-Lussac... intéressés par la chimie qu'employait alors la manufacture de toiles. Oberkampf passa au travers de la tourmente révolutionnaire, connut une prospérité étonnante sous le Consulat. Sans doute ce fabricant de toile sut-il toujours à temps mettre les voiles ou tourner sa veste. Français depuis 1770 et premier maire de Jouy-en-Josas en février 1790, sa commune

¹ Voir à son sujet Michel Sementéry : *Christophe Philippe Oberkampf, sa famille et sa descendance*, éditions Christian, 1990.

comptait 1 700 habitants lorsqu'en 1805, 1 322 personnes travaillaient pour Oberkampff. Son établissement fut un temps la plus grande manufacture d'Europe. Selon Alfred Fierro : « *Sous le Directoire, les affaires continuent à prospérer malgré le renforcement de l'interdiction d'importation des marchandises d'origine anglaise, grâce à de faux certificats d'origine. Hambourg est le pivot des échanges entre l'Angleterre et Joux, c'est le port par où pénètrent massivement les indiennes anglaises affublées d'une nationalité nouvelle. Cette étroite alliance est scellée, le 16 floréal an V (5 avril 1797), par le mariage à Joux de sa fille aînée, Marie-Julie Oberkampff, avec Louis Ferray, fils d'un armateur protestant du Havre et commis à Hambourg de Chapeaurouge, négociant genevois, actionnaire de l'East India Company et importateur d'indiennes pour Oberkampff* »². En 1806, Oberkampff obtient la médaille d'or de première classe à l'exposition des produits de l'industrie au Louvre pour son rôle éminent dans la fabrication des toiles peintes. Le 20 juin 1806, Napoléon détache sa Croix de la Légion d'honneur et l'épingle sur la poitrine d'Oberkampff. Il ne survivra pas à la chute de l'Empire. Il meurt le 4 octobre 1815. La manufacture fera finalement faillite en 1843. Oberkampff est enterré dans le jardin de sa maison devenue aujourd'hui le conservatoire de musique de la commune de Joux-en-Josas. Son buste est toujours visible dans le jardin de la mairie. Son nom a été donné à une rue de Paris dans le XI^e arrondissement, et la station de métro qui la dessert porte son nom.



À François Isaac de Rivaz, les automobilistes reconnaissants

L.-N. Rolland, commissaire général de l'artillerie, rapporte dans son mémoire du 4 pluviôse an VIII (24 janvier 1800) les débuts du célèbre fardier du Lorrain Joseph-Nicolas Cugnot (1735-1804) : « ... En 1769, un officier suisse nommé *Planta* proposa au ministre de Louis XV, Choiseul, plusieurs inventions parmi lesquelles une voiture mue par l'effet de la vapeur d'eau produite par le feu. Le général de Gribeauval ayant été appelé pour examiner le prospectus de cette invention et ayant reconnu qu'un nommé Cugnot, ancien ingénieur chez l'étranger, et auteur de l'ouvrage intitulé *Fortification de campagne*, s'occupait alors d'exécuter à Paris une invention semblable, détermina l'officier suisse à en faire lui-même l'examen. Cet officier l'ayant trouvée en tous points préférable à la sienne, le ministre Choiseul autorisa Cugnot d'exécuter aux frais de l'État celle commencée par lui en petit. »

François Isaac de Rivaz, dit Isaac de Rivaz, de nationalité suisse, né à Paris le 19 décembre 1752, mort à Sion le 30 juillet 1828, fut un homme politique – chancelier d'État et député à la Diète fédérale suisse – et un inventeur. Doué d'un esprit intuitif et extrêmement curieux, cet entrepreneur valaisan est hanté par le « démon de la découverte ». Son activité expérimentale fut débordante. Il se passionne pour la chimie industrielle (salines, salpêtres, acides). Vers 1780, il invente une machine typographique, puis mène surtout des recherches pionnières relatives à la voiture à vapeur. Vers 1775, il entrevoit le développement de l'automobile et il n'a cessé dès lors d'en réaliser. Alors que ses multiples voitures à vapeur n'ont guère de succès du fait de leur manque de souplesse, finalement, il s'inspire du fonctionnement du pistolet d'Alessandro Volta pour construire le premier moteur à explosion, utilisant les propriétés explosives du mélange hydrogène-oxygène, dont il obtint le brevet le 30 janvier 1807. Les premières expérimentations datent de 1804 et un prototype est expérimenté publiquement à Vevey en 1813. Peu de contemporains prêtent attention à ses propos considérés comme utopiques et l'Académie des sciences prétend même que le moteur à

explosion ne rivalisera jamais avec les avantages de la machine à vapeur. Rivaz, originaire de Saint-Gingolph au bord du lac Léman, s'intéressa tout naturellement à la propulsion des bateaux.

Le Vaudois Perdonnet, un pionnier du chemin de fer français

Jean Albert Vincent Auguste Perdonnet (1801-1867), après des études chez Pestalozzi à Yverdon dans son canton d'origine entre à Polytechnique, dont il est renvoyé (1822) pour manifestation politique carbonariste. Il fonde, avec un groupe d'anciens élèves, l'Association polytechnicienne (1830), et ouvre un cours de chemin de fer à l'École centrale des arts et manufactures, dont il devient le directeur (1862-67). Il est directeur du matériel de la rive gauche de Versailles au moment de l'accident de Dumont d'Urville (1842). Chevalier de la Légion d'honneur (1851), il est élevé, après l'ouverture du chemin de fer de Strasbourg, au rang d'officier (1857), et promu commandeur (1866) à l'occasion de l'ouverture de celui de Mulhouse. Il finira président honoraire de la Société des ingénieurs civils de France et administrateur-directeur des chemins de fer de l'Est.

Les fromages suisses de France

L'industrie des fromages, en tant que fabrication réglée, n'est point aussi ancienne qu'on pourrait le croire en Franche-Comté. Les fabriques de gruyère ne datent guère que du XVI^e siècle. La province de Franche-Comté décimée par les « Suédois » de Saxe-Weimar en 1636, puis par la grande peste en 1639 accueille de nombreux émigrants venus de Suisse. Le seigneur de Mouthe offre aux immigrés des avantages non négligeables, d'autant plus que les fromagers suisses sont alors très recherchés : on dit qu'ils détiennent un secret et même qu'ils sont un peu sorciers. Rappelons que le fameux gruyère était exporté très loin en France et servait de vivres de réserve sur les bateaux car il était le seul fromage à pouvoir franchir sans dommages l'équateur. ▷

² Alfred Fierro, « Oberkampff et la toile de Joux » in Napoléon 1^{er}. Le magazine du Consulat et de l'Empire, n° 35, novembre-décembre 2005, p. 54-59.

Ces Suisses qui ont créé la France (XXIII)

▷ Les Gruériens ont introduit en Franche-Comté leur art fromager et donné à la France le fameux comté. Le mot fromagerie dériverait du mot patois fribourgeois *fret* qui signifie fromage ; d'où : fretier, fromager. « *Déjà à cette époque, la concurrence faite par le fromage comtois, nommé improprement gruyère devait être assez forte en France* »³. À la fin du XX^e siècle, les Suisses ont contribué à la codification des usages de fabrication du comté, appelé d'ailleurs à l'époque *gruyère de Comté* pour le différencier du *gruyère de Fribourg*. Cette appellation hautement fantaisiste s'affiche fièrement sur certains étals. Précisons que le fribourg n'existe pas, et n'a aucune définition légale. Par contre le gruyère a été reconnu comme AOC en juillet 2001 en Suisse.

L'émigration fribourgeoise en Franche-Comté

Il fut un temps où les Dzojets, comme l'on surnomme les Fribourgeois, étaient irrésistiblement attirés par les attraits d'outre-Jura. D'ailleurs, remarque W. Bodmer : « *L'émigration saisonnière et définitive vers la France avait atteint en Gruyère et dans les régions voisines un degré tel que LL. EE. de Fribourg, alarmées, furent obligées de la soumettre à un contrôle. En 1767, elles ordonnèrent aux baillis de Chatel-St-Denis, Attalens, Rue, Vaulruz, Bulle, Gruyères, Vuippens, Corbières et Farvagny d'établir des listes exactes des personnes émigrant en Bourgogne pour y fabriquer des fromages* ».

De nombreux patronymes de la région franc-comtoise sont d'ailleurs d'origine fribourgeoise, comme les Vionnet, Clerc et autres Girard, pour ne citer que quelques familles. La famille Seydoux, originaire de Vaulruz dans le canton de Fribourg, a fait souche en France dès le XVIII^e siècle et laisse un nom attaché à la diplomatie, la politique et l'économie. Qui ne connaît le rôle joué dans les médias par Jérôme Seydoux ? Citons également à titre d'exemple, Louis Joseph Vionnet (1769-1834), originaire de Vaulruz, général d'Empire, né aux Longevilles Mont d'Or dans le Doubs, à la frontière suisse. Lors de la campagne d'Italie, il s'illustre, le 29 juillet 1796, à Brentino devant Rivoli. « *C'est là que, blessé, il parvient avec un seul caporal à servir pendant deux heures une ultime*

pièce d'artillerie et à démonter deux canons ennemis »⁴. Il finira commandeur de la Légion d'honneur en 1813, major dans la garde impériale avec rang de colonel, baron d'Empire et commandant du 2^e régiment de tirailleurs de la Garde. Louis XVIII le nomma maréchal de camp, soit l'équivalent de général de brigade, commandant le département du Rhône le 15 novembre 1815. Son ralliement aux Bourbons lui valut d'être créé vicomte de Maringoné. « *Promu lieutenant général le 3 octobre 1823, il prit la tête de l'armée de Catalogne et s'empara de Puycerda et de Figueras* »⁵. Il est inhumé au cimetière de Montmartre à Paris.

L'horlogerie suisse en Franche-Comté

En pleine Terreur, « *des horlogers neuchâtelois n'hésitèrent pas toutefois à accepter l'offre de la Convention de s'établir à Besançon* »⁶. Ainsi, le Genevois Laurent Mégevand (1754-1814), déjà installé au Locle, implante, en 1793, avec 80 horlogers suisses bannis pour avoir soutenu la révolution en Suisse, une manufacture nationale d'horlogerie à Besançon. Il apporte ainsi avec lui ses connaissances, son savoir-faire et ses idées novatrices en matière de développement industriel horloger. Environ 700 horlogers suisses y travaillèrent momentanément. Ils sont à l'origine de l'industrie horlogère dans la région. Son affaire est cependant un désastre financier. Mégevand fait rapidement faillite et finit totalement ruiné à peine 5 ans plus tard, en 1798, suite à des problèmes de mauvaise gestion. Cependant, l'industrie horlogère de Besançon et du Doubs est alors solidement amorcée par les Confédérés venus s'installer en famille à Besançon, dont la plupart restent définitivement sur place et se mettent à leur compte. Une des principales rues du centre de Besançon porte son nom : la « rue Mégevand ». La colonie suisse mettra près d'un siècle à s'enraciner. C'est seulement vers 1860 que l'on peut considérer la greffe comme réussie. Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, Besançon devient la capitale de la fabrication de montres françaises avec environs 400 ateliers, une école d'horlogerie fondée en 1861 et un observatoire de vérification de chronomètres fondé en 1895.



L'industrie horlogère bisontine s'impose alors dans les expositions universelles de la fin du siècle.

La Suze : encore un produit suisse d'origine

Les Suisses de Franche-Comté ne se contentèrent pas de consommer du petit lait. Savez-vous que la Suze à l'origine est un produit suisse ? Le major Dubied, son fils et son gendre Henri-Louis Pernod, de Couvet, dans le Val de Travers y ouvrent en 1797 la première distillerie d'absinthe. En 1805, à la suite de bisbilles familiales, le Neuchâtelois Pernod crée une distillerie à Pontarlier, qui deviendra la célèbre maison Pernod-Ricard. En 1830, lors de la conquête de l'Algérie, on conseille aux soldats de rajouter à leur eau de boisson quelques gouttes de liqueur d'absinthe afin de l'assainir et d'apaiser leurs problèmes gastriques. Les soldats prennent goût au breuvage thérapeutique et, de retour en France, continuent à en consommer pour le plaisir. En 1932, un jeune Marseillais du nom de Paul Ricard commercialise une variante de l'anis de Pontarlier sous le nom de « pastis » (d'après un mot provençal qui signifie *mélange* ou *confusion*).

ALAIN-JACQUES CZOUZ-TORNARE

En partenariat avec les archives de la Ville de Fribourg/CH et le Musée franco-suisse de Rueil-Malmaison.

³ Walter Bodmer, « L'évolution de l'économie alpestre et du commerce de fromages du XVI^e siècle à 1817 en Gruyère et au Pays d'Enhaut », *Annales Fribourgeoises*, XLVIII, 1967, p. 124.

⁴ T. Choffat, J.-M. Thiébaud, G. Tissot, *Les Comtois de Napoléon. Cent destins au service de l'Empire*, Cabédita, Collection Archives vivantes, Yens sur Morges, 2006, p. 255.

⁵ T. Choffat, J.-M. Thiébaud, G. Tissot, *Les Comtois de Napoléon*, p. 256.

⁶ Philippe Gern « L'époque des révolutions (1789-1848) » in article « France » du *Dictionnaire historique de la Suisse*, vol. 5, p. 130.